

S.O.S. Médecin

de Fritz Leiber

LA chambre ovale et le boudoir attenant tremblaient sous les assauts répétés du vent et de la foudre. Les panneaux vitrés des fenêtres vibraient, puis, après un bref instant de répit, vibraient encore. Les éclairs ne laissaient voir de l'extérieur que les cimes des grands pins fouaillés par le vent sur le fond d'encre du ciel. A l'intérieur, ils noyaient régulièrement la clarté donnée par les appliques aux ampoules roses et décoloraient les capitonnages de satin gris perle. A l'une des extrémités de la chambre ovale, l'escalier qui accédait au toit en terrasse et, vers le bas, au palier de l'ascenseur, jetait par moments des ombres fantastiques sur l'épais tapis recouvrant le sol et le grand lit de milieu qui occupait la place principale avec ses oreillers de soie et son édredon gris.

La vieille dame installée sur un des bords du lit ressemblait à la momie d'une fillette récemment préparée – une momie coiffée d'une perruque blonde et revêtue d'une chemise de nuit jaune, et le tout en hâte. Mais la main décharnée ne tremblait pas sur le téléphone qu'elle tenait serré comme dans des griffes avec une ardeur féroce, tandis que ses yeux aux paupières plissées brillaient comme des obsidiennes ou des pierres d'onyx suivant les périodes d'éclair ou d'ombre.

LA VIEILLE DAME : Vous n'avez pas encore eu le médecin, petite garce ?

LA PERMANENCE : Non, madame. Il est parti pour une urgence. J'essaie d'entrer en contact avec son hélicoptère, mais l'orage brouille les ondes courtes.

LA VIEILLE DAME : Je sais à quoi m'en tenir sur cet orage. Et vous n'avez pas encore fait le nécessaire pour que j'aie mon médicament, n'est-ce pas, petite roulure ?

LA PERMANENCE : Non, madame. Les hélicoptères de tous les services de transports et de livraisons sont immobilisés par l'orage. Il y a eu déjà deux victimes de la foudre. Mais j'ai maintenant ici vos comprimés pour le cœur. Si votre téléphone était muni d'un récepteur de matière...

LA VIEILLE DAME : Il ne l'est pas. Et assez parlé de ces comprimés que je ne peux pas avoir. Vous n'avez pas pu joindre le médecin ?

LA PERMANENCE : Non, madame. Il est parti pour une urgence. J'essaie d'entrer en contact avec son hélicoptère, mais l'orage...

LA VIEILLE DAME : Cette machine commence à m'exaspérer. Une machine, voilà tout ce que vous êtes, n'est-ce pas ? Une machine programmée pour répondre à mes paroles. Une machine admirablement réglée, certes !

LA PERMANENCE : Non, madame. Je suis de chair et de sang comme vous. Je m'appelle Doris. J'ai 23 ans. Il y a des fois, c'est vrai, où je fais l'effet d'être une machine. Je vis entourée de kilomètres et de kilomètres de bandes qui répondent aux demandes ordinaires. Et en plus de mon transmetteur de matière, j'ai tout ce qu'il faut pour monter d'autres bandes. Mais je ne suis pas une vulgaire machine... bien qu'il me soit arrivé une fois d'avalier le contenu d'une fiole de somnifère, tellement je... Non, non, je suis une femme de chair et de sang. J'ai vingt-trois ans...

LA VIEILLE DAME :... et vous vous appelez Doris. Oui. Je vois. On nous sert maintenant des machines qui possèdent une biographie, essaient à l'occasion de se

suicider et mendient la pitié des usagers. Des machines qui spéculent sur la sensibilité du public. Comme c'est touchant ! Et moi qui suis une personne âgée, sans la moindre domestique – même depuis que notre gouvernement assoiffé de démocratie nous autorise à y recourir -, sans même une infirmière privée. Moi qui suis...

LA PERMANENCE : N'avez-vous point d'infirmière-robot, madame ?

LA VIEILLE DAME : Une horreur pareille ? Avec des bras de métal ? Grand merci ! Dire que je suis là, vieille et seule, en train de mourir faute d'un docteur et de médicaments, mais avec l'unique consolation d'entendre une machine m'offrir ses excuses !

LA PERMANENCE : Je vous en prie, madame. Je ne suis pas...

LA VIEILLE DAME : Oooh... mon cœur... Je vous en supplie, mademoiselle, mes comprimés...

LA PERMANENCE : Madame ! Madame ?

LA VIEILLE DAME : ... mon cœur... Je m'en vais... oooh...

LA PERMANENCE : Écoutez-moi, madame. J'outrepasse mes fonctions en vous disant ceci, mais si vous redoutez une crise cardiaque, il est essentiel pour vous de vous détendre, de ne faire aucun effort, de ne pas élever la voix, de...

LA VIEILLE DAME : Oooh... et des machines qui vous aident à mourir en paix, à abandonner votre pauvre carcasse sans tapage, pour ne pas importuner les services officiels. Oh ! n'ayez crainte, petite machine, et faites-moi grâce de vos bobines altruistes ! Ce spasme est terminé. Je n'ai plus qu'à attendre le prochain. Je ne suis qu'une pauvre femme âgée sans personne pour lui porter secours, en plein orage... vous avez entendu ce coup de tonnerre ?... une pauvre vieille réduite à écouter une machine avant de mourir faute d'un simple comprimé...

LA PERMANENCE : Mais, madame, une installation téléphonique pour laquelle vous payez les redevances doit comprendre un récepteur de matière. Êtes-vous bien sûre qu'il n'y en a point ? Je vais vérifier dans les archives...

LA VIEILLE DAME : Et une machine qui trouve bon de vous faire l'article pendant que vous êtes en train de mourir ! Vous n'allez pas non plus essayer de me vendre un cercueil et une concession à perpétuité, ou une urne spatiale pour tombeau-satellite ? Dans ce cas, je vous remercie : j'ai déjà cercueil et concession. Mais je n'ai pas de récepteur de matière.

LA PERMANENCE : Je n'essaie pas de vous vendre quoi que ce soit, madame. Je m'efforce de vous venir en aide. J'ai ici vos comprimés, et je...

LA VIEILLE DAME : Cessez de m'infliger ce supplice de Tantale.

LA PERMANENCE... et je fais tout mon possible pour vous les envoyer. Si vous aviez un récepteur de matière, je n'aurais qu'à mettre un de ces comprimés dans la coupelle de transfert qui est devant moi, ou encore composer sa formule chimique, et vous le recevriez en une fraction de seconde. 99 p. 100 des installations téléphoniques comme la vôtre sont munies d'un récepteur de matière et d'un gant de télékinésie. Je vais vérifier...

LA VIEILLE DAME : Ah ! oui, le fameux gant de télékinésie... De sorte que je pourrais signer à distance l'achat d'un cercueil d'argent rehaussé de perles, de couronnes d'orchidées, et la commande de messes à Chartres pour le repos de mon âme, n'est-ce pas ? Malheureusement je n'ai pas de gant, hi, hi, hi ! ni de récepteur de

matière. Et croyez-vous que j'avalerai un comprimé ainsi expédié, tout maculé d'huile et de je ne sais quoi ? Oooh...

LA PERMANENCE : J'ai programmé une enquête, madame. Car il se peut que vous ayez un récepteur de matière sans le savoir. Je vous en prie, ne vous découragez pas, ne vous surexcitez pas ! Mais je tiens à vous préciser que la matière n'est nullement téléportée sur les ondes, encore moins sur fils, et que l'huile n'a rien à voir dans l'opération. Les formules sont fournies au transmetteur : ce sont elles, et elles seulement, qui voyagent sur ondes. Quand elles arrivent à destination elles synthétisent immédiatement le double exact de l'objet demandé à partir des matières composantes qui se trouvent stockées dans le récepteur. Il va de soi que je simplifie un peu, mais...

LA VIEILLE DAME : Un cours de chimie, à présent ? Des machines qui font des cours pour discuter avec les usagers et les contredire jusqu'à l'instant de leur mort ! Vraiment ingénieux, surtout si l'on songe qu'un ordinateur travaille un milliard de fois plus vite que le cerveau humain et qu'il aura donc toujours le dernier mot, même si l'être humain n'est pas à l'article de la mort.

LA PERMANENCE : Je ne suis pas une machine, madame ! Je suis une femme de chair et de sang... Oh ! pourquoi insistez-vous comme cela ?

LA VIEILLE DAME : C'est la troisième fois que vous le dites. Se pourrait-il que même un ordinateur finisse par avoir honte de son rôle ? Eh bien, soit ; je vais faire comme si vous n'étiez pas une machine. Vous vous appelez Doris et vous avez vingt-trois ans. Vous êtes jeune... car c'est bien aux petites mijaurées de votre acabit que l'on confie les machines, n'est-ce pas ? A moins que tout ne se fasse maintenant par trilles du métal et chuchotements de l'électricité ? Non ? Enfin, nous ferons comme si vous étiez une jolie fille en train de me tourmenter au sujet de comprimés impossibles à expédier et de docteurs appelés d'urgence au chevet de leurs riches maîtresses. Oui, vous êtes une jolie fille, vicieuse et perverse. Cela me donnera au moins un objet concret de haine pendant le temps qu'il me reste à vivre... Ooooh...

LA PERMANENCE : Je ne suis pas jolie, madame, et Dieu me garde d'être perverse. Et je suis aussi isolée que vous. Je suis seule dans une cabine minuscule, entourée de mètres et de mètres de circuits électriques, jusqu'à l'heure où ma remplaçante arrivera. Mais cela ne m'empêche pas d'entendre au loin, par le conduit d'aération, le même orage dont vous subissez les effets. Il se rapproche.

LA VIEILLE DAME : Cela me fait plaisir que vous soyez seule, et que vous entendiez l'orage. Tant mieux si vous êtes dans un réduit d'où vous ne pouvez bouger. Imaginez un peu quelque chose d'horrible qui rampe sans bruit pour vous atteindre, comme la mort qui me guette en ce moment, tandis que vous tirez une bouffée de votre cigarette dans le conduit d'aération et que vous buvez votre cocktail préparé dans un flacon camouflé en walkie-talkie. Avouez que je ne me trompe pas de beaucoup, hein ? Imaginez un peu cette chose qui rôde, tandis que vous vous admirez dans la glace, que vous téléphonez à l'un de vos galants et que vous vous amusez d'une vieille dame en train de mourir...

LA PERMANENCE : Je t'en prie, maman, arrête !

LA VIEILLE DAME : Allons, me voici maintenant devenue mère d'une machine. Passionnant. Oh ! c'est vrai, excusez-moi, ma chère. J'oubliais nos conventions. Vous êtes une jeune et jolie fille. Que voulez-vous ? Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était encore ces dernières heures. Et puis, je suis vraiment stupéfaite de découvrir que les

machines – pardon ! – font de la fixation maternelle, et qu'on est sans doute obligé de les psychanalyser...

LA PERMANENCE : Écoutez-moi, madame, je parle sérieusement. Je ne suis peut-être pas à l'article de la mort, mais il m'arrive de le souhaiter.

LA VIEILLE DAME : Voilà qui me remet déjà un peu d'aplomb, ma chère. Et je vous en remercie.

LA PERMANENCE : ... de sorte que je suis aussi malheureuse que vous. J'ai pris cet emploi à cause d'une chose qui m'est arrivée quand j'étais petite. Ma mère eut une crise cardiaque à laquelle nul ne s'attendait. Elle ne pouvait plus remuer et me demanda de lui apporter ses médicaments. Et moi je n'ai pas voulu parce que je lui avais demandé des bonbons un peu plus tôt et qu'elle avait refusé de m'en donner. Elle disait toujours « bonbons » pour désigner les remèdes que je prenais, et je ne me doutais absolument pas du danger qu'elle courait. Je croyais simplement lui rendre la pareille. C'est pourquoi, après tant d'années, j'ai choisi cet emploi : pour venir en aide à des personnes qui se trouvent dans la même situation que ma mère, et racheter mon crime...

LA VIEILLE DAME : Oh ! mais non. Vous avez choisi cela dans le seul but de retrouver le plaisir malsain que vous aviez éprouvé en voyant mourir votre mère et en sachant qu'elle mourait par votre faute. C'est pour vous une joie morbide de renouveler la chose continuellement : vous frustrez les personnes âgées des remèdes dont elles ont besoin, tout en les abreuvant de propos altruistes, n'est-ce pas ? Et non contente de les torturer, vous mendiez hypocritement leur sympathie à l'égard de votre infâme petite personne...

LA PERMANENCE : Oh ! Arrêtez ! Mais arrêtez donc ! Je suis humaine ! Trois virgule mille quatre cent seize. Pi. Un, trois, cinq, sept, onze, treize. Nombres premiers. Deux, quatre, huit, seize...

LA VIEILLE DAME : Une vraie machine, ma foi. Des chiffres, et rien que des chiffres. Vous êtes en train de devenir folle, demoiselle machine.

LA PERMANENCE : Oh ! assez, assez, assez ! Puisque je vous dis que je suis faite de chair et de sang...

LA VIEILLE DAME : ... que vous vous appelez Doris et que vous avez vingt-trois ans.

LA PERMANENCE : Mais je dis la vérité, madame, et je sais bien que ce n'est pas du tout le travail qui me convient. Je suis seule, affreusement seule ! Ce que vous venez de dire de moi, j'en arrive à le croire, moi aussi... et cependant, je fais mon possible pour combattre mes instincts, pour aimer les gens. Et j'ai peur...

LA VIEILLE DAME : Je suis fort aise que vous reconnaissiez votre culpabilité. Aimer les gens, vous ? Ne me faites pas rire ! Vous avez peur ? A la bonne heure ! Vous pouvez alors imaginez cette chose horrible qui rampe silencieusement pour vous atteindre, comme la mort qui me guette en ce moment. Supposez que vos bandes forment tout à coup des nœuds coulants pour vous ligoter et vous étrangler... Que votre maudit transmetteur de matière vous aspire soudain et aille vous recracher en mille morceaux au pôle Nord, au fond de la fosse Challenger ou sur la face de Mercure qui est continuellement grillée par le soleil. Tenez... écoutez ! Qu'est-ce que c'est ? C'est plus net que l'orage – un heurt répété contre la grille de votre conduit de ventilation. Entendez-vous ? Et là ? Qu'est-ce qui sort de la fente de l'ordinateur ? Et pourquoi les pointes de vos ciseaux sont-elles maintenant dirigées sur vous ?

LA PERMANENCE : Oh ! arrêtez, arrêtez ! Arrêtez, ou elles vont me percer le cœur ! Arrêtez, arrêtez, arrêtez, arrêtez...

LA VIEILLE DAME : Taisez-vous ! Assez de simagrées. Je ne suis qu'une vieille femme à l'agonie, et vous, une simple machine. Une machine, oui. Je le sais, maintenant, car je vous ai injuriée à satiété et vous avez tout accepté – ce qu'un être humain n'aurait pas toléré. Et il n'y a qu'une machine pour m'appeler « madame ». Une femme imbue de sentiments démocrates (et il n'y en a pas d'autres parmi celles de moins de quatre-vingts ans) m'aurait dit « citoyenne ». Enfin, je vous ai fait perdre une heure à mon sujet. Jamais on n'accepterait chose pareille d'une employée, et elle ne s'y risquerait pas. Mais une machine ? Quelle importance ? Branchez donc la vieille sur la machine et laissez-la pester jusqu'à son dernier souffle ! En fin de compte une bande se trouve impressionnée sur le mot « arrêtez » et le répète continuellement.

Ooooh... ooooh... Cette fois, c'est la fin... ooooh...

LA PERMANENCE : Arrêtez, arrêtez, ARRÊTEZ ! Écoutez-moi, madame. Les archives mentionnent que votre téléphone est muni d'un récepteur de matière pour petits objets de première nécessité ! Il est logé dans l'écouteur ! Je vais placer un comprimé dans la coupelle et vous le...

LA VIEILLE DAME : Ooooh... trop tard... je meurs...

LA PERMANENCE : Je vous en supplie, madame ! Si vous avez pitié de moi...

LA VIEILLE DAME : Non... c'est fini... je m'en vais... Je vous laisse toutes ces horreurs... Je meurs... comme est morte votre mère... Je... meurs... »

La vieille femme au visage cadavéreux laissa doucement choir le téléphone – non sur son socle, ni sur le tapis, mais sur la plaque de marbre de la table de nuit, qu'il heurta avec un bruit sec. Puis elle se renfonça dans ses oreillers. Sur la table, un son à peine audible se faisait entendre. Elle ne broncha point. Le téléphone appelait toujours. La voix minuscule répétait sans arrêt « Madame !... Maman ! ». Sans obtenir de réponse.

L'orage était presque terminé. Il n'y avait plus d'éclairs et les grondements s'espaçaient. Mais un autre bruit parvenait aux oreilles de la vieille dame : un ronronnement, assourdi d'abord, puis de plus en plus fort. Elle fronça les sourcils. Le bruit noya bientôt les appels sortant du téléphone.

Quelque chose fit trembler le plafond, le secoua violemment. Une porte grinça sur ses gonds et claqua en se refermant, et des pas précipités firent résonner les marches de l'escalier.

Un homme grand et mince, d'âge moyen, se dirigea vers le lit où reposait la vieille dame. Il tenait une trousse noire et secouait son chapeau où brillaient encore quelques gouttes de pluie.

« Eh bien, que vous arrive-t-il, cette fois ? demanda-t-il avec une cordialité bourrue. Je parie que vous vous êtes dépêchée d'avalier tous vos comprimés de somnifère, et que vous n'êtes plus à prendre avec des pincettes. Sachez en tout cas que j'ai retardé l'accouchement de la fille du Gouverneur dans le seul but de m'assurer que vous ne m'avez pas rayé de votre testament. »

Elle lui adressa un sourire malicieux, ce qui rapprocha davantage l'extrémité de son nez crochu de la pointe de son menton.

« On ne peut rien vous cacher, mauvais diable. Et je me suis mise en colère contre la petite sotte de la permanence.

– Là, je suis de votre avis. Il m'arrive bien dix fois par jour de maudire la corporation. On ne trouve plus que des névropathes pour ce genre de travail. Tout le monde exige maintenant des emplois où l'on ne reste pas isolé. Mais voyons... *Oh ! qu'est-ce que c'est ?* »

Le docteur avait eu un haut-le-corps et montrait du doigt le téléphone.

D'un recul de tout son être, la vieille dame se rejeta à l'autre bout du lit, recroquevillée hors des couvertures, les yeux toujours fixés sur la table de nuit. Elle se mit à trembler, du même tremblement qui secouait le docteur. Mais ses lèvres souriaient et ses prunelles brillaient comme des billes d'agate.

Un mince filet de sang sortait du petit trou noir situé au centre du récepteur, ruisselait sur la plaque de marbre et tombait goutte à goutte sur l'édredon de satin gris perle où il dessinait une flaque rouge.

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.

Answering Service.

© Galaxy Publishing Corp., 1967.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.